

La Guerre du K

C'était un grand bâtiment austère en pierres de taille sombre. La façade était flanquée d'une porte énorme en son milieu, en bois de châtaignier, parée de clous d'argent. De part et d'autre, de grandes fenêtres à meneaux encadraient des vitraux, seule concession à la couleur. Le tout était couvert par un toit en lauze, que soutenait une puissante charpente.

Le bâtiment en imposait, et en cela, il remplissait son rôle d'autorité.

Ça avait été une caserne, puis un prieuré, et maintenant une école...

La cloche avait sonné, les élèves étaient assis à leur table et le professeur annonça que pour l'après-midi, le cours porterait sur la grande guerre. La guerre du K.

De tous les élèves présents, aucun n'avait connu cette période, mais leurs parents, oui. Certains étaient morts, d'autres blessés, tous en avaient subi les horreurs, le professeur également.

Celui-ci commença par exposer les raisons de la guerre, avec en premier lieu la folie meurtrière de la Reine de Kœur, en réaction à l'expansion, pacifiste, du Royaume. Puis il détailla l'enchaînement des faits et événements, les dates et batailles marquantes.

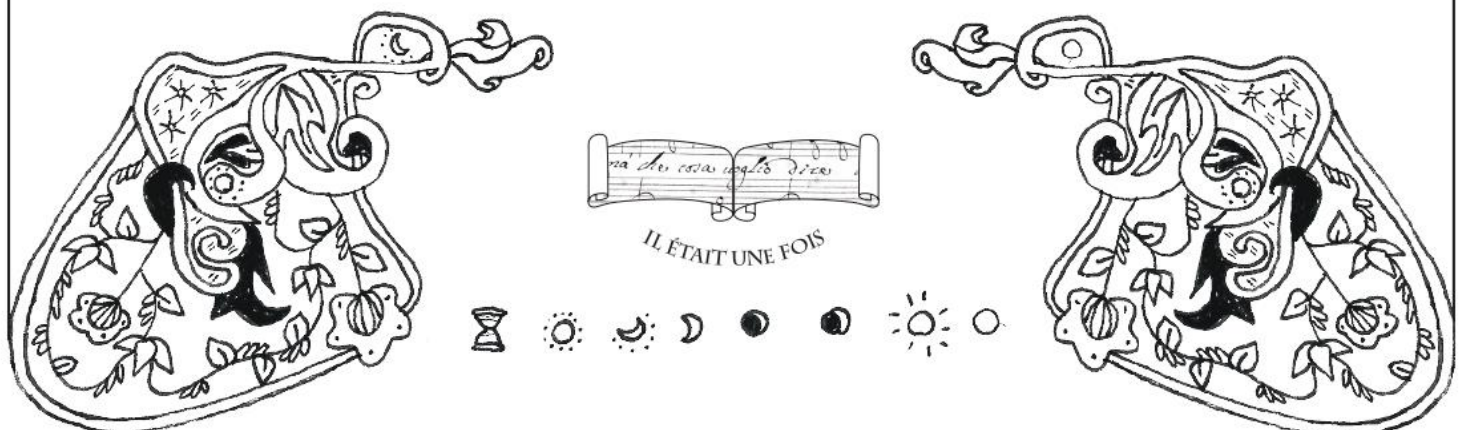
Les élèves écoutaient attentivement, en tout cas plus attentivement que lorsqu'on tentait de leur inculquer le Théorème d'Hypocrite ou le Paradoxe du Chat Beurré.

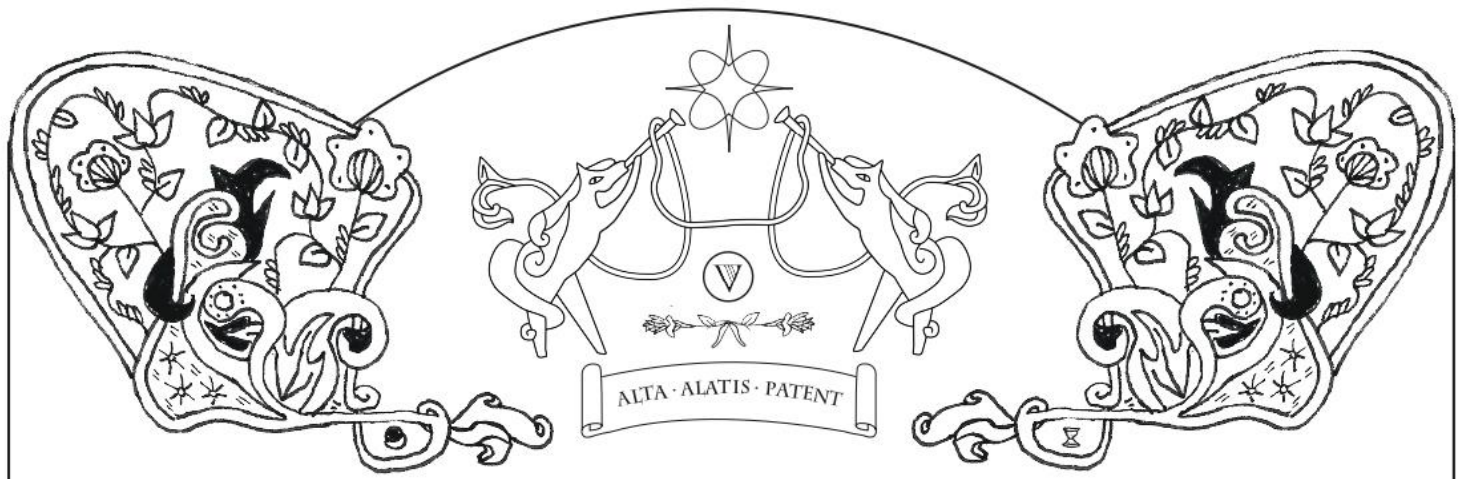
C'était un bon professeur. Du genre à ne pas exiger de ses élèves qu'ils ânonnent de longues litanies de multiplications ou d'in vraisemblables successions de dates historiques. Non, ce professeur-là avait en grande importance que l'apprenant soit avant tout un comprenant. Pour ce faire, il prenait toujours le temps d'expliquer le pourquoi du comment, les tenants, les aboutissants et les mécanismes de toutes choses. Mais quand il s'agissait d'enseigner le K, c'était bien difficile. Pour les enfants, les pères qui n'étaient pas rentrés au bercail étaient des héros morts, et pour ceux qui étaient rentrés, c'étaient des héros vivants. Et le bon professeur voyait dans les yeux de ses élèves, une chose qui l'effrayait.

Tous ces enfants qui glorifiaient leurs pères, glorifiaient tout autant la guerre.

Alors il prit le temps de raconter la guerre. La vraie. Pas celle des cartes d'état-major ou celle des programmes officiels. La sienne.

"J'étais Chevalier des Gamelles. Avec mon escouade, nous avons en charge l'approvisionnement en nourriture des troupes au front. Sur les premiers mois de la guerre, il n'y eut aucun affrontement direct, seules quelques escarmouches. C'était le temps de la "Guerre Assise", les hommes jouaient aux cartes, allaient aux champignons et creusaient des tranchées pour s'occuper. Et puis au premier printemps, à la fin du dégel, la vraie guerre est arrivée..."





C'était un petit matin. J'entends un cri d'oiseau. Je lève les yeux au ciel et je vois un griffon. Rien d'inhabituel, dans ce coin du Royaume ils sont nombreux à nicher dans les falaises. Puis j'en vois deux autres et deux autres encore. Une vigie nous alerte alors : "Tous aux abris ! Attaque par les airs ! Tous aux abris !" C'est là que les bêtes ont lâché les obus qu'elles tenaient dans leurs serres. Je me suis caché dans une tranchée. Une demi-heure de bombardement, un bruit assourdissant, une forte odeur de poudre, un soleil voilé par les fumées. Et puis le silence et puis les premiers cris de mes camarades. Des cris insensés de douleur...

C'est la plus grande confusion. Certains s'agitent en tous sens, d'autres sont prostrés.

On ne sait pas quoi faire. Et c'est là que nous entendons le galop de centaine de sabots.

Ils arrivent sur nous, comme une vague de fond, la charge des Centaures.

Ils portent une cuirasse d'acier poli sur le poitrail, un casque à houppier rouge, et une longue lance de frêne qui embroche les corps par deux ou trois...

De ce chaos sans nom, nous entendons une voix : "Les tromblons ! Les tromblons !", c'est un lieutenant qui court tout du long de la tranchée en donnant cet ordre. Sans réfléchir, les hommes hagards sortent les engins de feu des longues caisses, stockés là depuis des mois... Le tromblon est une arme terriblement efficace... Il projette une grenaille sur une courte distance mais sur un grand diamètre grâce à son embout évasé.

C'est avec cette arme que les soldats ont stoppé net la charge des Centaures... En visant les pattes, la grenaille déchiquète les chairs. Personne n'est jamais mort d'un tir de tromblon, mais de la longue agonie qui en suit, quand le corps se vide de son sang...

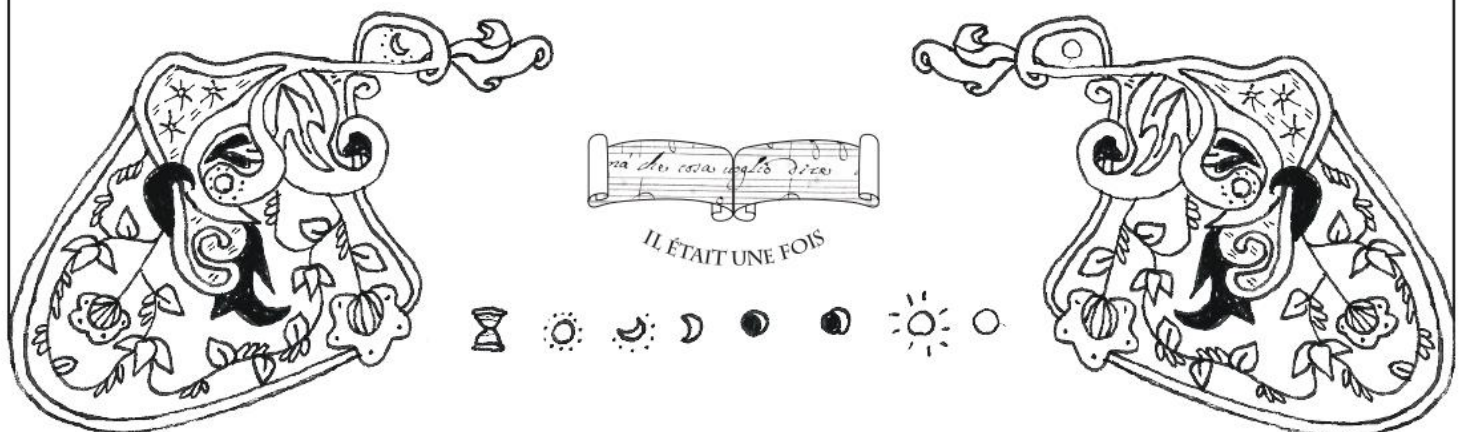
Les hommes reprennent leurs esprits, ils s'emploient maintenant à achever les bêtes avec la longue baïonnette que tous portent à la ceinture. C'est la boucherie, il y a déjà plus de morts que de vivants autour de nous et la guerre n'a commencé que depuis une heure...

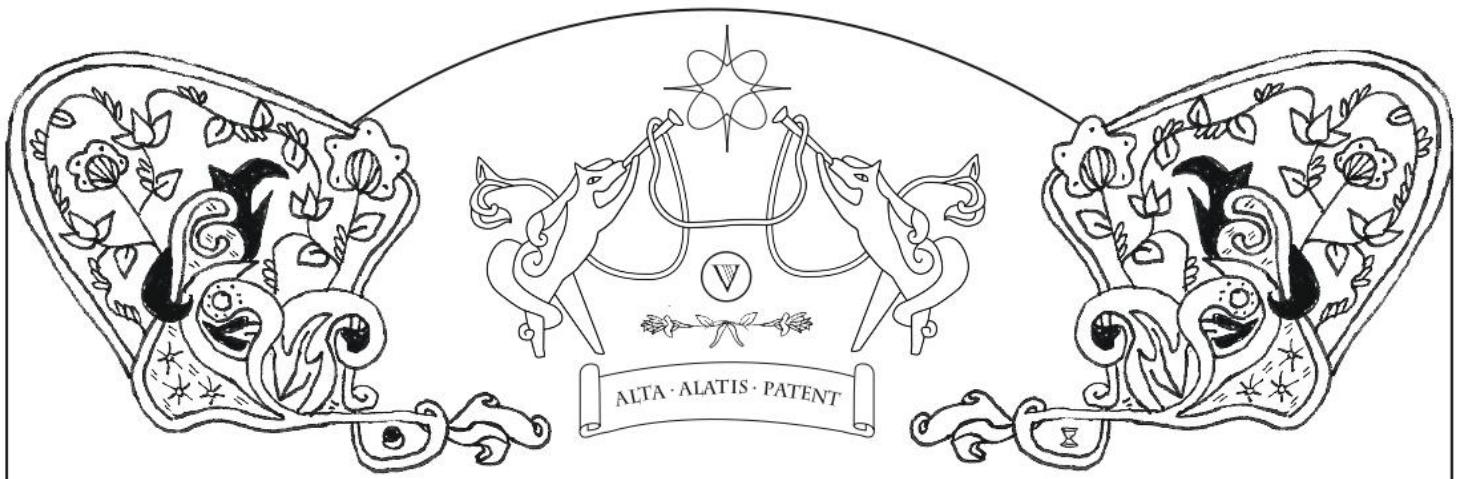
Puis il y eut une éternité de silence. Un soldat est monté sur le bord de la tranchée avec une longue vue pour observer l'ennemi. Il se tient debout et tous le regardent en attendant qu'il nous annonce ce qui allait arriver... Il eut le temps de dire : "Je vois de la fumée, une sorte de brouillard qui avance... Je ne sais pas trop... on dirait...", il ne put en dire plus...

On a appris bien plus tard que des magiciens avaient mis en commun leur puissance pour enchanter une vague de froid. Le pauvre soldat a été totalement congelé sur place, il était tombé à la renverse et s'était brisé en mille éclats de cristaux. Seuls ceux qui étaient adossés dans le fond de tranchée ont survécu, même si la plupart ont perdu des doigts et le nez.

Voyez ma main gauche, vous vous êtes sûrement déjà demandé où j'avais perdu mes premières phalanges... et bien ce fut ce matin-là...

Après les obus, les Centaures, le froid, la quatrième attaque acheva les survivants...





Des Kobels. Vous savez que ces créatures n'ont aucun instinct de survie et n'aiment rien d'autre qu'à écorcher les chats et les chiens des campagnes ? Un simple paysan armé d'une fourche peut en venir à bout avec facilité... mais quand ils sont des centaines et qu'ils ne craignent ni la mort ni la douleur, leur férocité n'a d'égal que leur cruauté.

Sur les deux cent soixante-cinq soldats présents ce jour, il n'y eut que deux survivants, le sergent d'arme Garagäi et moi-même... Comment avons-nous pu rester en vie ? Parce que nous avons eu la même idée au même moment, chacun de notre côté.

Nous avons tiré des cadavres sur nous, pour nous en couvrir, l'odeur de la mort masquait notre souffle et les Kobels sont passés sur nous..."

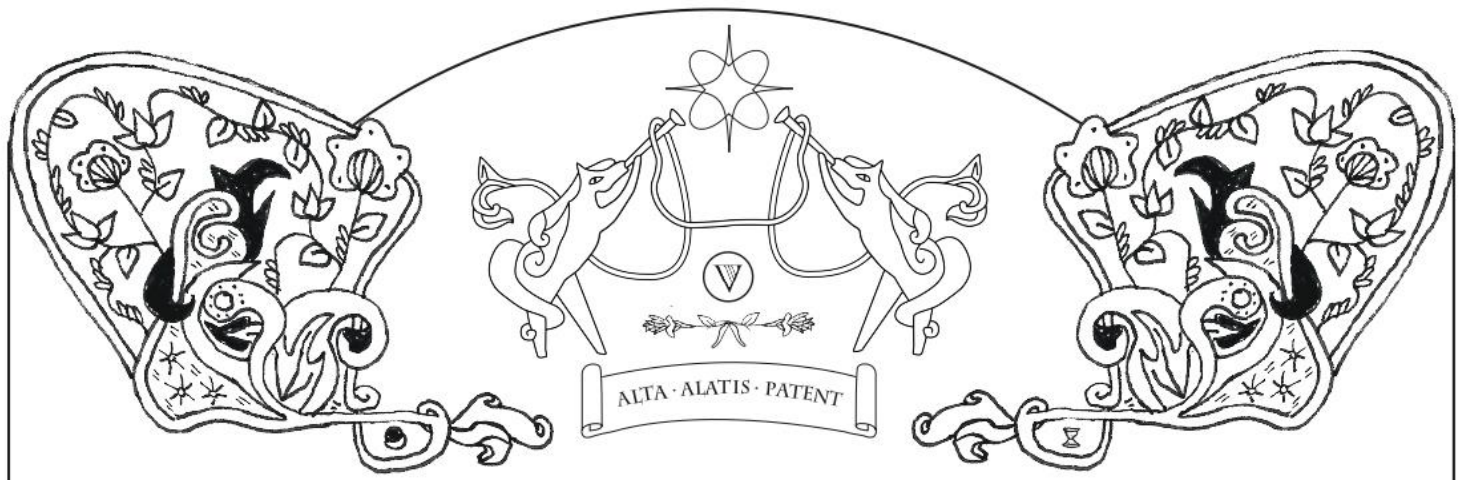
Des larmes coulaient sur les joues du professeur, il n'avait ni sanglots, ni même la voix qui tremblait, l'image en était d'autant plus saisissante. Après quelques secondes d'un pesant silence, il se dirigea vers la porte de la salle de classe qui donnait derrière le bâtiment, sur une cour arborée de tilleuls. Il ouvrit la porte, se plaça sur le perron et dit :

"Allez, sortez profiter un peu du soleil, je vous accorde quinze minutes de pause."



IL ÉTAIT UNE FOIS





Une fois les enfants à nouveau derrière leurs bureaux, le professeur sur son estrade, tout semblait dans l'ordre immuable des choses. On ressentait néanmoins une certaine tension. Le professeur opta pour rester dans la conversation, hors du programme.

- Hum... J'ai certainement outrepassé ma fonction en vous racontant cette guerre vue de l'intérieur... la guerre n'est pas une belle chose, c'est du sang et des larmes... Est-ce que cette guerre-là était une chose inévitable ? Un mal nécessaire ? Une guerre juste ? Je n'ai pas les réponses, chacun d'entre vous en jugera... Avez-vous des questions sur ce que nous venons d'évoquer ?

Quelques inévitables secondes de flottement plus tard, un élève levait le doigt.

- Maître, pour vous, qui est le plus grand héros de la guerre du K ?
- Ha... les Héros... Je vais vous répondre, mais avant cela, je vous demande, selon vous, qui est le héros qui plaît le plus à la jeunesse du Royaume ?
- Maître, le plus célèbre et le plus courageux d'entre tous, Monsieur Moulin !
- Oui c'est vrai, un homme exceptionnel qui s'est dressé contre la barbarie, au péril de sa vie, au parcours exemplaire, désormais premier ministre... Un bel exemple pour la jeunesse, sans aucun doute...
- Oui Maître... mais certains préfèrent Jeanne d'Arc, on sait bien que c'est grâce à elle qu'Ulysse est revenu sur le trône... Moi je préfère monsieur Moulin...

Le maître et l'élève s'autorisent alors un temps de silence, propice à la réflexion.

- Et vous Maître ? Qui est votre héros ?
- Un poète, mon jeune ami, un poète...

Devant la mine décontenancée de ses élèves, le professeur sourit doucement.

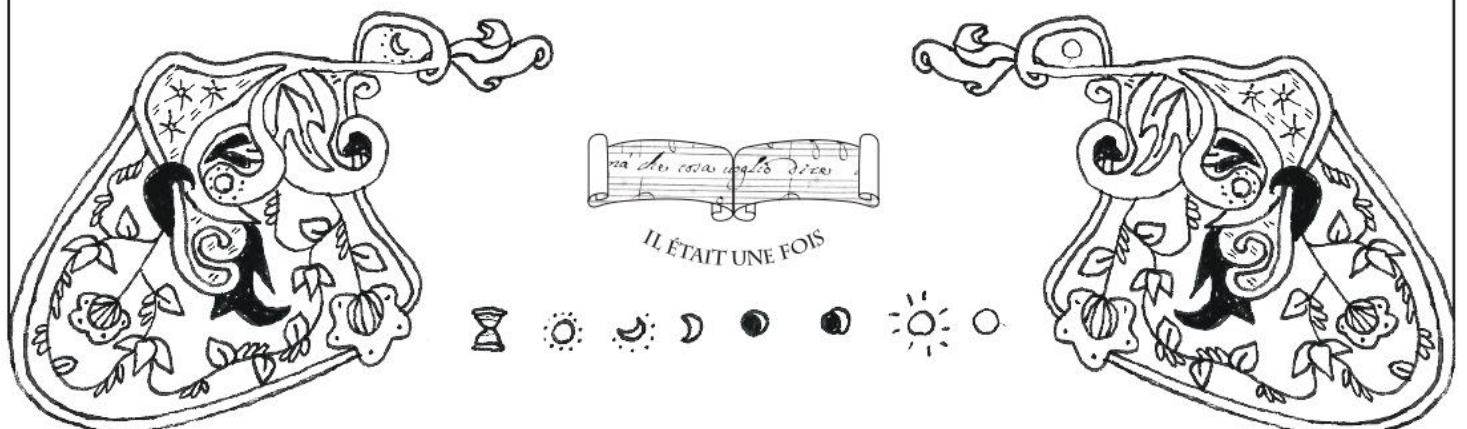
- Mais... Maître... Un poète n'est pas un soldat ! Il n'a pas d'arme pour se battre !

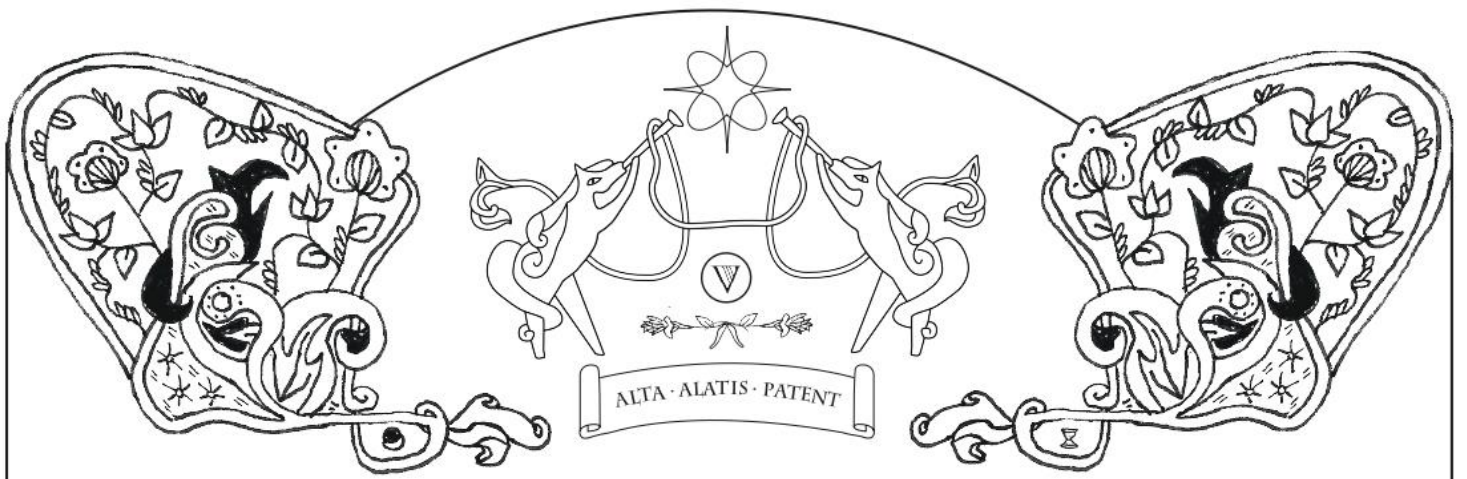
Le professeur se dirige vers la bibliothèque de la classe, en sort un dossier jauni pour en tirer une feuille de papier de lin qu'il tend à son élève. La feuille est racornie, tachée, partiellement déchirée et porte des marques qui suggèrent qu'elle fut le plus souvent pliée...

- Lisez ça, jeune fougueux, et voyez si ce n'est pas là une arme bien plus mortelle qu'une baïonnette.

L'élève lit attentivement le texte porté sur la feuille, puis retourne la feuille sur un verso qui ne présente rien de plus que quelques tâches supplémentaires, puis revient sur le recto.

- Maître... Je ne comprends pas... C'est une poésie à la gloire du général Francisque, tout le monde sait que c'est un traître qui a été condamné à mort à la libération...
- C'est là tout l'art du poète que de cacher sous un vernis de gloriole un message révolutionnaire, prompt à ridiculiser l'ennemi, et réveiller les nobles sentiments des patriotes... Prends le temps de lire chaque première lettre de chaque alexandrin verticalement, tu verras alors ce qu'est le courage d'avoir signé de son vrai nom une poésie qui vaut bien un coup de poignard !





L'élève s'exécute et s'esclaffe enfin.

- Voilà une leçon de plus pour aujourd'hui. Cette simple poésie en acrostiche a été autorisée par les services de propagande pendant la guerre, jugée conforme à la bonne morale si chère au général Francisque. Elle a été copiée et diffusée à des milliers d'exemplaires. Si elle n'est pas une arme mortelle en soi, ce fut une arme de liberté et de dérision, qui porta le sentiment patriotique des résistants. Et pour cela, le poète Clément est un héros à qui, ni le courage, ni la finesse d'esprit ne firent défaut.

A notre chef, le Général Francisque

Par Julien Clément, officier et chef de musique

“Mon général, que ton nom soit gravé dans l'histoire,
Et que, dans tous les temps, on l'entoure de gloire.
Rend à tous ces sujets que tu voulus sauver
Du désastre complet qui pouvait arriver,
Et l'amour du Devoir et la noble espérance
Pour que, bientôt, par eux revive notre bombance.

O ! Qu'une légion forte et saine à la fois
Unanime à répondre à l'appel de ta voix
Ranime dans nos rangs cet esprit d'autrefois.

Fière Patrie ! Ces mots étaient notre devise.
Rien ne peut les réduire, que personne s'y avise !
Ancêtres glorieux et nobles familles assises
Nouant au fier passé notre droit d'espérer
C'est un berger qui guide un peuple égaré
Il est comme un Père qui protège sa famille
Si brave d'un courage qui jamais ne vacille
Qu'il nous soit donné de voir la Nation nouvelle
Un jour et pour toujours notre Royaume immortel

Et que vive le bon général francisque ! “



IL ÉTAIT UNE FOIS



